

ET POURTANT ELLE TOURNE

Par Michaël Rochoy (mimiryudo@hotmail.com)

*Comment ne pas dédier cette nouvelle, plus que jamais, à ma Tendre Mathilde,
Qui m'accorde tout son temps, même les jours où elle en a peu ?*

— Et pourtant elle tourne cette machine !

Pour donner sens à sa dernière phrase concluant un long débat sur l'immobilité des œuvres d'art, Antoine Bourdon appuya sur le couvercle en plastique de l'essoreuse à salade qu'un artiste contemporain avait exposé sous l'appellation de « Tournevie ». La fausse laitue en pâte à modeler qui se trouvait à l'intérieur s'écrasa contre la paroi avec un « Splotch » des plus disgracieux. Antoine fit mine de ne pas se rendre compte du sabotage artistique qui venait d'avoir lieu sous sa pression maladroite, et se retourna de nouveau vers le commissaire.

— Donc vous dites que le tableau a disparu dans la matinée.

— Non, j'ai dit entre treize et quatorze heures, répondit sèchement le commissaire Pavie.

Pendant un court instant, Antoine faillit demander en quoi ça n'était pas la matinée, mais il se ravisa en pensant que ses anciens collègues n'avaient pas la chance d'être comme lui, installés à leur propre compte. Ils devaient sûrement, par conséquent, se lever avant deux heures de l'après-midi.

Etre détective privé n'avait décidément que des avantages, pour peu qu'on se fichait de recevoir un salaire régulier. C'était sans conteste le cas d'Ace Burton — le surnom américain qu'Antoine Bourdon avait pris pour attirer un autre type de clientèle que l'éternelle femme de soixante ans cherchant son chat, ou celle de quarante ans son mari — mais le propriétaire de son deux-pièces miteux ne l'entendait toutefois pas de cette oreille concernant l'irrégularité des revenus. Ainsi, même si le loyer était exorbitant pour le genre de grotte moderne qu'il louait, Ace se sentait obligé de le régler chaque mois, afin de ne pas cumuler plus d'une demie année de retard. C'est pourquoi il finissait à chaque fin de mois par accepter une ou plusieurs affaires de chat disparu ou d'amant à filer...

Antoine se réjouissait donc d'autant plus, en ce début de mois de février, d'être contacté par d'anciens collègues, des amis avec qui il avait coutume de « boire un coup » après le service, quand il était encore dans la police. Il savait qu'en jouant finement sur cette enquête d'œuvre d'art disparue, il pourrait finir le mois de la façon la plus prospère qui soit, sans avoir besoin de passer par la case « location-d'un-chat-ressemblant-suffisamment-à-la-photo-de-celui-que-je-suis-sensé-retrouver ».

Et puis il y avait quelque chose d'excitant dans le fait d'être l'enquêteur *officiel* sur l'affaire du tableau dérobé ! Apporter son aide précieuse au lieutenant Jérôme Somasque et au commissaire Juvence Pavie, voilà que la France attendait d'Ace Burton.

Avant de commencer réellement l'enquête — il était seize heures — Ace posa la question qui le turlupinaït depuis une demi-heure :

— Et le tableau ressemble à quoi ?

« Mais pourquoi j'ai gardé son numéro ? » se demandait depuis presque une heure le lieutenant Somasque.

Il avait par mégarde appelé Antoine Bourdon au lieu d'Hector Barreau, qui était censé le remplacer pendant que lui retournerait s'occuper de son fils fébrile, pris dans les tourments d'une vilaine gastro-entérite.

« Allo » avait murmuré une voix qui semblait tout juste émerger des songes les plus profonds (ce qui devait être dû à un problème de télécommunication, puisqu'il était déjà trois heures de l'après-midi et qu'Hector Barreau n'était pas le genre d'homme à faire une sieste).

Si seulement il avait pris un peu de temps, le lieutenant Jérôme Somasque aurait reconnu le timbre d'Antoine Bourdon, et aurait raccroché au plus vite, avant de songer à jeter son portable dans le fleuve le plus proche.

Mais ça ne s'était pas passé ainsi, car le lieutenant était préoccupé par la santé de son fils. Il avait alors exposé toute l'affaire d'un seul souffle, puis une voix toujours embrumée lui avait répondu qu'il avait appelé le bon numéro — ce dont le lieutenant douta instantanément. Avec effroi, Jérôme Somasque avait demandé à son interlocuteur qui il était, puis ses yeux s'étaient écarquillés comme s'il venait de voir le yéti entrer dans le musée sur un tricycle.

Il y eut des tentatives désespérées pour expliquer la méprise, il y eut des mouvements de bras désordonnés et éperdus du commissaire Pavie, il y eut des protestations suppliantes.

Mais rien n'y fit.

Evidemment, l'autre était ravi de pouvoir se donner l'impression d'être encore bon à quelque chose.

Lorsque le lieutenant raccrocha et que le commissaire et lui se rendirent compte qu'il n'y avait plus moyen d'échapper à la venue d'Antoine Bourdon, leur crédit mensuel de bonne humeur s'effaça instantanément et le musée parut soudain bien plus gris qu'avant l'appel.

Une petite demi-heure plus tard, Ace Burton gara sa rouille voiturée sur le trottoir en face du musée, dans un bruit faisant évoquer un concerto pour violoniste épileptique. Il réussit non sans peine à s'extraire du siège, et à traîner son imperméable séculaire, son chapeau millénaire et sa barbe préhistorique jusqu'à l'entrée. Peut-être par souci d'ajouter du charisme à sa personne, ou simplement parce qu'il n'avait pas encore mangé, Ace portait dans la poche de son paletot un sandwich thon-tomates aux relents de mayonnaise.

Après avoir salué d'une chaleureuse poignée de main les deux policiers, Ace s'était lancé dans une longue explication de son point de vue sur le *ready-made*, sans vraiment savoir de quoi il parlait. Tout cela était encore pire qu'ils avaient pu l'imaginer.

Mais pourquoi avait-il gardé le numéro d'Antoine Bourdon ? Pourquoi ?

Antoine était ravi de pouvoir aider des collègues dans le besoin. Il sentait même que c'était son devoir. Les mines affables de ses amis, et le ton désespéré de leur voix ne pouvaient le tromper sur leur triste impuissance face aux forces du désordre.

Aider. Agir pour eux. Voilà la noble mission qu'il s'était fixée.

Toutefois, l'inverse ne semblait pas forcément évident, puisque ses anciens collègues refusèrent tout d'abord de lui montrer une reproduction du tableau.

- Pourquoi vous m'avez appelé alors, si vous refusez de m'aider dans l'enquête ?
- Parce que... Enfin, tu sais, les détectives privés, c'est... on... hésita le lieutenant.
- On n'a pas le droit de faire appel à eux, compléta le commissaire.
- Voilà ! Nous ne pouvons pas t'aider.
- Ah... fit Antoine. Je comprends. Fâcheux...

Il comprenait bien le problème de ses amis. L'enquête est sensée pouvoir tourner sans lui. Mais pourtant elle ne tournait pas ! Même si les autres ne valaient pas un clou sans son aide bienvenue, Antoine ne pouvait pas avoir accès à toutes les informations par les voies habituelles. Il faudrait donc qu'il envisage d'utiliser les voies alternes, celles des vrais détectives privés !

« Cette fois, je pense qu'on a réussi à se débarrasser de lui, pensa le lieutenant. Nous avons été efficaces. Simplicité, sobriété. Ca m'étonnerait que le gus revienne à la charge après ce coup-ci. Le commissaire a vraiment été très bon ! Bon, maintenant, il ne faut pas oublier que nous avons une affaire à résoudre. Où peut bien être passé ce tableau ? »

Pendant ce temps, le commissaire se demanda également comment l'œuvre avait pu sortir du musée fermé à clé de treize à quatorze heures, sachant que le tableau avait été aperçu avant la fermeture des portes à treize heures, que les portes et fenêtres étaient verrouillées durant la pause prandiale, et que la caméra de vidéosurveillance ne relevait aucun mouvement près de l'unique sortie possible pour une toile de cette taille.

Quant à Ace Burton, il était en train de donner son sandwich thon-tomates à un policier subalterne affamé, en échange d'un poster représentant l'œuvre.

« Le voleur n'a strictement aucun goût, ce tableau est d'une mocheté incomparable. » s'exclama ouvertement le détective.

Il venait de rejoindre ses ex-collègues, affairés à examiner l'emplacement théorique du tableau. Il restait encore le cadre doré. Au centre, plus rien d'autre qu'un pan de mur plus foncé qu'à ses côtés.

- C'est une question de goût, répliqua le commissaire. Tout le monde n'a pas la même sensibilité...
- Non mais sérieusement. Il aurait mieux fait de voler l'extincteur, il a plus d'allure que ce tableau de vieux chauve barbu qui présente un globe terrestre à un tribunal.
- C'est une représentation de Galilée, rétorqua le lieutenant Somasque. Il défend l'héliocentrisme face au tribunal de l'Inquisition catholique romain, avant d'être obligé d'abjurer. C'est à ce moment qu'il a prononcé la célèbre sentence « E pur si muove » — et pourtant elle tourne !
- Oui, enfin, c'est probablement une citation attribuée a posteriori, corrigea le commissaire. Ce n'est pas un temps où on rigolait avec les gens de l'Inquisition, et une telle audace lui en aurait coûté. Mais peu importe ! Ce qu'on veut, nous, c'est retrouver le tableau.

Après ce cours d'histoire donné à Antoine Bourdon qui se souvenait vaguement avoir déjà entendu le nom de Galilée, mais le rattachait plutôt à un cocktail bleuté servi dans un bar parisien, le lieutenant Somasque se mit à regarder machinalement les fenêtres.

- Impossible que le tableau soit sorti par là, affirma le commissaire. Les dimensions ne correspondent pas.
- A moins que le voleur ait découpé le tableau en lamelles ! rectifia Ace Burton.
- Certainement. Maintenant, un peu de colle et il trouvera aisément un acquéreur.

Antoine ne comprit pas l'ironie de cette phrase, et resta un moment pensif.

- Et par les bouches d'aération ? demanda-t-il en désignant la grille située juste sous l'emplacement du tableau.
- Impossible, il y a des ventilateurs qui tournent à l'intérieur. Et là encore, les ouvertures sont bien trop petites pour le tableau.
- Si le tableau n'est pas sorti par la fenêtre pour des problèmes de dimension, et s'il n'est pas sorti par la porte, d'après la caméra de vidéosurveillance qui tourne toute la journée...
- Alors il est encore ici, finit le commissaire.

L'enquête piétinait depuis plus de quatre heures. Le lieutenant et le commissaire fouillaient les recoins de chaque pièce à la recherche du tableau, tandis qu'Antoine restait assis sur un banc face à l'emplacement théorique de celui-ci, et à son cadre.

Le détective raisonna par élimination. Si le tableau n'était pas sorti du musée, et si le tableau n'était pas non plus à l'intérieur, c'est que...

Il baissa les yeux, puis se jeta par terre. Il frotta le sol de sa main, la retourna et regarda sa paume.

Se pourrait-il qu'il ait enfin la solution à une énigme ?

Rien n'aurait pu plus les agacer. Antoine Bourdon les criait d'un bout à l'autre du musée pour leur signaler qu'il avait retrouvé le tableau.

Si c'était vrai, le lieutenant Somasque et le commissaire Pavie étaient bons pour... Imaginer la possibilité d'être doublés par Ace Burton leur faisait froid dans le dos. Heureusement, cela n'était jamais arrivé quand il était encore dans la police, et ça n'était pas son nouveau statut de détective qui allait changer quoi que ce soit.

Du moins, ils l'espéraient.

Lorsque les deux policiers arrivèrent dans la pièce du tableau volé, Ace Burton les accueillit avec un large sourire, main levée.

- Qu'y a-t-il ? maugréa le lieutenant.
- Il y a que je viens de résoudre une enquête de tableau disparu, pour la deuxième fois de ma vie.
- Ah ? firent en chœur et sans conviction le lieutenant et le commissaire.

- Oui, enfin, la première fois, j'avais douze ans et j'ai retrouvé le tableau un mètre plus bas. C'est juste l'attache qui avait lâché, mais les adultes ne pensaient pas à baisser les yeux. J'avais un avantage par ma taille, je dois dire.
- Superbe affaire, ironisa le commissaire.
- Mais cette fois, ajouta Ace, j'ai vraiment retrouvé le tableau !

Il montra une nouvelle fois la paume de sa main droite. C'était sans conteste la paume de main la plus poussiéreuse qui soit dans le musée. Les conclusions des deux policiers s'arrêtèrent là.

- Des cendres ! s'exclama Ace. Le tableau a été brûlé.

Les deux policiers se regardèrent mutuellement et sourirent. Ouf ! Ils ne seraient pas la risée de leurs collègues pendant la prochaine décennie.

- Brûler un tableau de bois fait en général beaucoup de dégâts. Et pourtant, la caméra de vidéosurveillance, qui tourne sans cesse, n'a pas montré de musée en flammes, donc...
- Qui a parlé de bois ? Je pense que le tableau a été substitué il y a deux-trois jours par sa copie en papier. Un vulgaire poster, qui faisait fort bien effet, dans son cadre doré.
- Mais qui aurait fait ça ?
- Quelqu'un qui a pu sortir le tableau aisément.
- Le directeur, murmurèrent d'une seule voix les deux policiers.
- Voilà, répondit Ace Burton.
- Absurde ! s'exclama le commissaire. C'est un vieil ami, je ne l'imagine pas voler avant de nous appeler. Cette hypothèse ne tient pas debout ! En plus, de ça, il manque...
- Les cendres ? finit Ace, au plus grand désarroi des policiers.

Antoine Bourdon ne pouvait tout de même pas avoir raison. Ce serait une catastrophe pour leur réputation. Une catastrophe.

- Vous n'avez pas froid ? demanda Antoine.

Les policiers se regardèrent. Où voulait-il en venir ?

- Si, un peu, répondit le lieutenant.
- C'est à cause de ça, expliqua le détective en montrant la bouche d'aération sous le tableau. On est en plein mois de février, et pourtant... la ventilation tourne !

Antoine se dirigea vers le banc où il était assis quelques instants plus tôt, et récupéra son chapeau. Il avait dans l'idée de faire une sortie remarquable, maintenant que tous les policiers, subalternes, lieutenant et commissaire, l'écoutaient attentivement. Il ne savait pas encore très bien comment tout cela pourrait lui rapporter de l'argent, mais il envisageait de contacter la presse pour raconter l'affaire en détail et s'attirer par la suite des clients. Pour une fois qu'il résolvait réellement quelque chose, que la chance tournait ! Ou plutôt que le vent tournait, dans ce cas-ci...

Il remit son chapeau, l'ajusta, et en se dirigeant vers la sortie, ajouta au commissaire :

- A part si votre ami le directeur avait envie de disperser des cendres de poster au vent, je n'en vois vraiment pas l'intérêt de la ventilation...